

En Passant

Par

DUERNE



Le Monde Agricole...

Toutes les informations contenues dans ce livret sont issues d'archives départementales ainsi que d'écrits de divers ouvrages dont les titres ou les auteurs sont à chaque fois cités.

Vous trouverez des textes qui ont fait l'objet d'un long travail de recherche sur des événements qualifiés d'historiques et d'autres qui relatent des histoires véhiculées par la mémoire collective.

L'objectif de ce recueil est de susciter l'intérêt du lecteur sur ce que l'on croit savoir de l'histoire et du patrimoine duernois.

Alain GERIN

La vie à la campagne...

Extraits de "La maison rurale des Monts du Lyonnais"

Auteur : Michel Rautenberg

*Se protéger :

Croix de mai et eau bénite

1-Les croix et les rôles masculins :

Selon le témoignage d'un prêtre de la région, une pratique s'est perpétuée jusqu'aux années 60. Elle serait encore en vigueur chez certains agriculteurs âgés. C'est le rituel connu sous le nom des "Croix de mai".

Toutes les années, le 3 mai, jour de l'invention de la Sainte Croix, appelé ici " la Croix de printemps", ou le dimanche suivant, les paysans venaient à la messe avec une poignée de petites croix en noisetier, appelé "bois de la Vierge". Ils les faisaient bénir par le prêtre à la fin de la cérémonie. Eux-mêmes ou un de leurs grands fils les avaient fabriquées de leurs mains quelques jours plus tôt. Dans toutes les communes où nous avons entendu mentionner cette pratique rituelle (Coise, Duerne, Larajasse, Grézieu, Aveize, Pomeys, Saint Martin), les croix étaient identiques, d'une hauteur de 14/15cm, larges de 5 à 6 cm, les 2 branches se croisant par une entaille en queue d'aronde au tiers supérieur de la croix. Le maître de maison les plantait dans les champs emblavés (*ensemencés*), les fixait au plafond de l'étable et sur la poutre charrière de la salle principale soutenant la cheminée. Certains en jetaient dans le puits, en plantaient dans la chenevière (*lieu où l'on cultive habituellement le chanvre*) et dans le jardin.

Le 14 septembre, jour de l'exaltation de la Sainte Croix, appelé "Croix d'automne", on répétait le même cérémonial, mais exclusivement à l'usage des champs de blé ou de seigle. Par cette pratique, le chef de famille plaçait sa maison, son exploitation, tout son bien et les membres de sa maisonnée sous protection divine. Les croix ne devaient jamais être enlevées. Dans les champs elles pourrissaient et on ne s'en occupait plus. Dans les appartements et les étables, on devait attendre qu'elles tombent. Lorsqu'un fermier quittait la ferme à la fin de son bail, il ne devait pas toucher aux croix. On ne les enlevait jamais, il y en avait au moins un mètre de long.

Les croix étaient une affaire d'homme et d'homme agriculteur, que lui seul a fonction de pratiquer.

La disparition des croix concorde avec l'assainissement des étables et la réfection des appartements. Certains ont persévéré à faire bénir quelques grains

de semence. Les prêtres se prêtaient de plus en plus de mauvaise grâce à ces pratiques. Les croix des hommes ont été remplacées par les crucifix ramenés le plus souvent des pèlerinages par les femmes.

2- les protections féminines : l'eau bénite

Les femmes, mères, épouses, détenaient l'eau bénite. Une fois par an, le Samedi Saint, le curé bénissait dans l'église, un grand baquet d'eau pour tous ses paroissiens et un cierge pascal par famille. Comme tout le monde n'allait pas à la messe ce jour-là, on laissait le baquet une huitaine de jours et chacun pouvait se servir quand il voulait. C'était plutôt les femmes.

Lorsque dans une maison il manquait d'eau bénite, le curé en bénissait un peu à la demande.

L'eau était étroitement associée au buis des rameaux.

Pour le dimanche des "Rameaux", avant Pâques, chacun apportait son brin, les hommes, les femmes et les enfants. Dans la campagne, on avait garni les croix qui jalonnent les chemins avec du buis, il fallait faire la croix. Ce rite perdure dans certains hameaux. C'est aujourd'hui devenu une tradition que l'on aime perpétuer entre voisins et l'occasion de partager un moment ensemble en terminant par un bon café et le gâteau maison.

Tout le monde n'avait pas d'arbuste de buis, ceux qui en avaient, fournissaient les voisines, parentes, amies. Quelques brins étaient enfilés derrière le crucifix pendu au mur. Le reste était rangé dans l'armoire maternelle à côté de la bouteille d'eau bénite. Quand une personne était sur le point de mourir, on la transportait dans un lit au-dessus duquel était fixé un crucifix. Lorsqu'elle était morte, on posait à côté un verre rempli d'eau bénite et un brin de buis. Chacun venant voir le mort devait faire un signe de croix au-dessus du corps avec le brin de buis trempé dans le verre.

Le buis protégeait aussi du tonnerre. A chaque gros orage, on en brûlait un brin dans le poêle. Parfois on allumait aussi un cierge, béni le jour de la Chandeleur. Les cierges étaient toujours à portée, rangés dans un tiroir de la table de la cuisine ou du buffet.

Aucun de ses trois éléments sacrés de la femme ne lui appartenait en propre. Les hommes laissaient les croix en quittant la maison. Les mères qui cédaient la place à une fille ou une belle-fille devaient lui dire où étaient rangés le buis, l'eau bénite et les cierges. Si elles se quittaient en bon termes, la nouvelle maîtresse de maison offrait à l'ancienne un brin de buis et un peu d'eau bénite.

Les pèlerinages étaient fort nombreux. Beaucoup se faisaient pour protéger les bêtes et les cultures, d'autres pour protéger la santé des enfants. Pour être efficace, le pèlerinage devait généralement conduire le pèlerin à une chapelle

située à plusieurs lieues de marche, voir un jour ou deux. Par exemple, les gens de Duerne venaient à Coise, à la Chapelle de la Peur, lorsque leurs enfants faisaient des cauchemars. La tradition rapporte (la vérité historique est peu différente) que cette chapelle érigée en 1878, fut consacrée à la vierge qui, selon les prières d'une famille de la commune, avait protégé leur fils pendant la guerre de 1870. De nombreux pèlerinages étaient faits pour que les enfants marchent correctement. L'eau bénite servait alors à choisir la bonne destination.

"Quand j'ai eu ma fille, elle était restée très petite, et à trois ans elle ne marchait toujours pas. Alors j'ai voulu l'emmener en pèlerinage. Comme je ne savais pas où aller, j'ai pris 5 feuilles de lierre. Sur chacune d'elles, j'ai écrit les pèlerinages et je les ai trempées dans l'eau bénite. Il y avait La Cula, Valfleury, Saint Appolinaire, Pomeys.... Et je ne sais plus lequel. Le lendemain matin, la feuille qui était tachée à l'endroit où il y avait un nom, c'était Valfleury. Ça voulait dire qu'il fallait aller à Valfleury."

La vie familiale et rurale dans les années 50.

D'après un rapport de François Chillet,
Secrétaire de mairie à Larajasse.

La vie dans le milieu agricole à la fin des années 50

L'argent manque pour restaurer les bâtiments des petites exploitations agricoles.

On voit des parents âgés tenir le coup dans de véritables taudis. Les jeunes s'en vont parce que l'immeuble ne mérite plus de réparation. "Chez nous, pas de logements, mais deux écuries à cochons. Après nous, personne ne voudra y loger." En 1932, il fallait 100 kg de pommes de terre pour payer une journée de maçon, il en faut maintenant 400kg. Le paysan passe ses loisirs à bricoler des réparations dans sa maison. C'est un pis-aller !

Maladies, accidents, vieillesse.

"On a engagé des dépenses pour acheter du matériel et du cheptel, voilà que la maladie vient tout remettre en question."

Quand il s'agit de payer 2 500frs pour une journée d'hôpital, les économies sont vite englouties. " Une appendicite, c'est 50 000frs, nous dit un père de famille ; et chez moi, il vient d'en avoir 4 en 18 mois !"

Quelle épreuve pour le foyer !

"Depuis 1951, je traîne une maladie qui me ronge, j'en avais pour 15 jours de traitement à l'hôpital, d'après le docteur. A ce moment-là, je débutais, ça aurait fait un trou dans le budget. J'ai attendu... Maintenant il me faut 6 mois de traitement !"

Assurances, sécurité sociale.

Les frais d'exploitation sont trop lourds pour qu'on prenne des garanties contre les risques. Lorsque l'épreuve vous arrive, n'y a-t-il pas l'Assistance Médicale Gratuite ?

L'AMG, c'est un secours que chaque administré, voisin, ami, ennemi vous octroie par l'intermédiaire de l'état, du département ou de la commune.

On voit ainsi l'assuré social obligatoire, verser chaque année, avec son employeur, la somme de 48 000frs ; le voisin prendre une assurance maladie pour sa famille et verser 20 000frs par an ; et un autre, ne s'inquiéter de rien. Si personne n'est malade chez moi, c'est de l'argent perdu !

Est-il juste que les autres aient à payer pour votre insouciance ou votre égoïsme ?

Sécurité familiale et solidarité des familles.

La famille qui voudra assurer par elle-même cette sécurité qui lui est indispensable, risque d'être écrasée financièrement. Si elle ne le fait pas, elle sera obligée de mendier le soutien des autres, alors qu'elle n'a songé à vivre que pour elle-même.

Combien de difficultés pourront être surmontées si on organise l'entraide. On verra des aides familiales dépanner les mères de familles surchargées ou malades et leur apporter un concours précieux. On saura où trouver les informations utiles pour obtenir un emprunt, une subvention, s'acquitter des obligations sociales. Il y aura la consultation médicale pour les nourrissons, les conseils d'orienteur professionnel...

Si elle est seule, la famille est faible, désarmée. Mais l'union des familles peut apporter des avantages qui iront se multipliant dans tous les ordres, car les choses se tiennent.

Exploitations rentables ou non rentables.

Trop de petites exploitations de 4,5,6 ha, ne sont pas rentables. "Tant que le bâtiment tiendra chez nous, ça ira ! Une fois la maison tombée, les terrains seront loués ou vendus aux voisins."

De 1945 à 1955, 26 exploitations ont ainsi disparu dans la seule commune de Larajasse. Pour une propriété à vendre ou à louer, il y a 20 preneurs sur les rangs.

La crise des produits agricoles.

En janvier 1954, le kg de beurre se vendait 720frs et 500frs en janvier 1955. La pomme de terre était cotée 10 frs en 1954, 5 frs en 1955, et à peu près invendable actuellement. "J'ai encore trente tonnes d'Arram-Banner à la cave, personne n'en veut. Faudra-t-il toutes les donner aux bêtes ?"

Il y a 10 ans, tout se vendait parce que tout manquait. Nous avons gardé trop longtemps l'habitude d'ensacher les pommes de terre à la fourche, nous avons perdu le marché. Un coquetier dit : "Votre pomme de terre se vend, à condition de ne pas dire qu'elle vient des Monts du Lyonnais." Une autre réflexion : " J'ai été obligé de vider mon sac de pomme de terre au milieu de la cuisine du client pour lui prouver qu'elles étaient triées et qu'elles n'avaient ni pommes pourries ni cailloux."

Face à ces difficultés, la solution est d'augmenter la production agricole en quantité et en qualité. Est-ce possible ? Oui puisque certains le réalisent.

"Grâce à l'amélioration des prairies suivie d'une amélioration du cheptel, les produits de ma ferme augmentent chaque année, dit un agriculteur. Avec le même nombre de bêtes, j'atteins en 8 jours le même rendement qu'en 1 mois, il y a 10 ans". Et cet autre, jeune débutant : "Avec mes 4 vaches, j'ai autant de lait que mon voisin qui en a 10."

En 1945, telle exploitation nourrissait péniblement 10 vaches qui donnaient 20 kg de beurre par mois en moyenne ; maintenant, elle nourrit 16 vaches qui donnent 80 kg de beurre par mois.

Combien d'exploitations font du blé pour la paille ? On entend : "Je sèmerais bien du "rouge de Bordeaux, mais il ne fait point de paille !"

Cependant, une tonne de paille de moins à l'hectare, c'est 5 000frs ; cinq quintaux de blé en plus, c'est 17 000frs. Après une analyse des terrains et un apport des engrais appropriés, on a des résultats satisfaisants.

Il faut se décider à abandonner les habitudes, les routines, l'économie mal comprise. Il faut réapprendre son métier. Tous n'en sont pas capables.

Modernisation du matériel.

La faux a laissé la place à la faucheuse, puis à la faucheuse à moteur, puis au tracteur à barre de coupe. Pour couper le foin, ça va vite, trop vite. Il faut ensuite les râtaux-faneurs, les presses-botteuses, les élévateurs. Une lieuse (270 000frs) sert 2 jours par an dans une exploitation de 15ha, une sulfateuse, guère plus d'une demie journée. Le reste du temps, ça encombre le hangar.

Une paire de bœufs fait 60 journées de travail par an. Le reste du temps, ils font du fumier certes, mais ils mangent aussi le foin de 3 vaches qui assureraient un revenu intéressant.

Main-d'œuvre.

Moderniser le matériel pour travailler plus, avec moins de personnel, ou bien embaucher de la main-d'œuvre. C'est le dilemme.

En 1945, un valet coûte 20 800frs et une vache 21 500frs.

En 1955, un valet coûte au minimum 200 000frs, somme pour laquelle on a 2 vaches laitières de première qualité.

Face à l'avenir.

Les pessimistes et les découragés disent qu'il n'y a rien à faire.

Les rouspéteurs inefficaces et paresseux vont barrer les routes et attendre que l'état veuille bien apporter des solutions toutes faites.

Les hommes intelligents et courageux savent qu'il faut retrousser les manches selon la parole : "Tu gagneras le pain à la sueur de ton front."

Il faut s'adapter dans ce monde qui évolue très vite, accepter de changer, réapprendre le métier.

Si on veut améliorer la production, il faudra recourir aux techniciens, faire analyser les terrains, utiliser les engrais appropriés, envisager une nouvelle orientation de notre agriculture en fonction de nouveaux débouchés : par exemple, la consommation sur place de la pomme de terre pour l'engraissement des porcs.

Pour moderniser l'équipement, il faudra du matériel en commun. Est-ce que cela ne conduira pas à envisager le remembrement des terres, l'organisation des marchés, les contrats de livraison des denrées ?

Ces efforts de transformation n'aboutiront que si les exploitants s'unissent dans les institutions créées pour servir, développer la profession (syndicats, centres d'études techniques agricoles, mutualités, crédit, coopérateur d'achat ou de vente, centres de formation professionnelle.

Evidemment cette prise en charge des Institutions risque de mener loin, bien loin de l'autonomie et de l'individualisme du paysan d'hier. Mais c'est en prenant de telles responsabilités que le monde rural ne restera pas en tutelle et assurera par lui-même son destin.



La vie familiale et rurale Aujourd'hui...

Si loin, si proche de la ville (de Catherine Foret)

Extraits tirés de : "Terres et Paysages " Monts et coteaux du lyonnais. Paru en février 2015

Les Monts du lyonnais et ses coteaux : c'est un pays de vallons et de petites montagnes qui se love entre Lyon et Saint Etienne. Entre 400 et 900m d'altitude, on y jouit de vues imprenables sur toute la vallée du Rhône, la chaîne des Alpes, le Pilat et les Monts du Forez. Les hivers sont enneigés, les ruisseaux encaissés dans le granit. Des curiosités naturelles telles que dolmens, roches et bois sacrés font le bonheur des promeneurs qui peuvent ainsi découvrir au détour des sentiers, les vestiges des grands aqueducs qui acheminaient l'eau jusqu'à Lyon au temps des Romains. Un pays au fort caractère qui forme la ligne de partage des eaux entre le bassin de la Loire et celui du Rhône. Ces petites montagnes ont depuis toujours nourri les villes en contrebas.

Ici vivent des hommes et des femmes héritiers de tous ceux qui ont avant eux façonné le paysage et cultivé, en même temps que la terre, une entité locale très particulière. Bien des innovations sont en effet nées sur ce territoire. La révolution fourragère, qui, à travers la culture de graminées et de luzerne, a fait des Monts du Lyonnais, dès les années 50 l'un des principaux centres régionaux de production laitière ; mais aussi les premiers lacs collinaires, grâce auxquels s'est développée, entre autres, la culture des fraises et des framboises ; ou encore le premier magasin collectif français de vente directe aux consommateurs, "Uniforme" implanté en 1978 à un carrefour sur la route de Lyon à Rive de Gier.

De l'art et de la nécessité de s'adapter. Un grand nombre d'agriculteurs a changé d'orientation au fil de sa vie professionnelle pour s'engager dans une voie nouvelle. A l'écoute des témoignages, le métier d'agriculteur, apparait comme un défi à relever en permanence, contre les habitudes et les idées reçues.

S'adapter est le maître-mot avancé, par les uns et les autres. Il faut dire que ces femmes et ces hommes ne sont pas seulement ouverts à la nouveauté, ils sont également un peu "réfractaires" comme l'explique l'un d'eux. Il rappelle que la région est parfois surnommée "la petite Vendée". "Ce sont des gens : il suffit qu'on leur mette des règles pour qu'ils fassent de l'autre côté, les Monts du lyonnais, c'est un peu ça. Je pense que s'ils avaient suivi le mot d'ordre qui était de dire : "Tout à la coopérative" ou "Tout en grande culture" il ne resterait

pas la moitié des fermes qu'il y a aujourd'hui. Même si le nombre a bien baissé au fil des décennies, on est loin de la situation d'autres régions dans lesquelles les agriculteurs peuvent souffrir de solitude."

Pour les Monts du Lyonnais, il faudrait parler "d'agricultures" au pluriel, tant de modèles différents cohabitent. Non seulement ce sont les productions qui varient, mais aussi les pratiques et les philosophies des exploitants. Bon nombre d'entre eux sont revenus de l'intensif et du système de vente exclusive aux coopératives. Celles-ci n'assurant plus un revenu décent aux producteurs, avec les agrandissements sans fin des exploitations, "On va dans le mur". Trop importantes, trop endettées, celles-ci deviennent difficilement transmissibles. "Je ne cherche pas la course aux hectares comme ont fait certains, à être chasseur de primes PAC" explique un éleveur de moutons qui a fait le choix de travailler lui-même sa viande. "Mon objectif, c'est de faire un bon produit de qualité, de le transformer et de le valoriser le mieux possible". "A force de s'agrandir, on perd nos voisins".

Entre les uns et les autres, les débats vont bon train. Si la confrontation sur les conceptions du travail et les questions environnementales est parfois vive, y compris au sein des familles, la nécessité de vivre en bons termes prend le pas dans l'ensemble sur les conflits. "Tous les systèmes se défendent" explique l'un, "chacun fait son métier comme il veut" confirme un autre.

Adhérents de la FNSEA ou à la Confédération Paysanne, tous vantent la solidarité qui continue de régner entre agriculteurs. Tous sont guidés par une préoccupation commune : "S'assurer une vie plus douce que les générations précédentes."

Plusieurs métiers en un.

On entend le plus souvent : "Le métier d'agriculteur, c'est d'abord de produire pour nourrir les gens. Les nourrir avec de bons produits, dans le respect de l'environnement. Nombreux sont ceux aujourd'hui qui s'orientent vers une organisation permettant de supprimer les intermédiaires entre eux et leurs clients de manière à s'assurer un revenu correct. Pour faire de l'agriculture, il faut aimer ce métier, sinon autant aller faire autre chose. Il faut trouver la formule qui permet de gagner sa vie sans se tuer au boulot. Celui qui produit ne gagne pas d'argent, celui qui transforme en gagne un petit peu, celui qui vend en gagne beaucoup ! Certains ont choisi de tenir toute la chaîne". Assurer les trois métiers est très prenant surtout que s'en rajoute un quatrième : la gestion de l'entreprise."

Tout cela est plus aisé avec des associés qui vont se partager la tâche en fonction de leurs caractères et de leurs compétences. "J'étais trop tout seul,

j'en arrivais à cogiter" confie un éleveur qui a retrouvé le goût de son métier en s'associant avec un collègue. "Je pense que le principal ennemi de notre travail, c'est la solitude. On peut vraiment tomber fou, d'être tout seul sur une exploitation, quand ça ne va pas !"

L'agriculture dans les Monts du Lyonnais se caractérise par de fortes logiques collectives, loin de l'image traditionnelle du paysan individualiste. Certains évoquent leur jeunesse sacrifiée parce qu'il fallait reprendre la ferme à tout prix et se plier à la domination du père, la plupart des exploitants expliquent qu'ils font très attention à ne pas pousser leurs enfants dans la même voie qu'eux, qu'ils leur ont laissé le choix d'autres métiers. Les femmes travaillent pour la plupart à l'extérieur par goût, mais aussi cela permet d'assurer une sécurité à la famille. Lorsqu'elles sont exploitantes, c'est par choix, pour le plaisir de travailler en couple ou d'être disponibles pour les enfants.

On se donne des coups de main entre exploitants, encouragés en cela par le partage de matériel que permettent les CUMA.

Enfin, l'attention aux paysages entre en jeu aussi. "Pour moi, les haies c'est très important" explique l'un d'eux, "c'est bien du point de vue faunistique, et puis ce sont des brise-vent, ça évite l'érosion, les inondations, ça retient un peu les eaux. J'ai planté des espèces différentes, pour que les oiseaux puissent trouver des baies, et pour le gibier... que tout le monde y trouve son compte. Aujourd'hui, c'est un vrai concert, on écoute les oiseaux.

Les Monts du Lyonnais forment un territoire encore très cultivé. Aujourd'hui, certains font le choix d'une agriculture intensive, d'autres s'en détournent volontairement en tentant volontairement de ne pas mettre tous les œufs dans le même panier, autrement dit, se diversifier.

La question de la transmission revient de façon incessante, les enfants vont-ils reprendre ? l'exploitation sera-t-elle viable ?

Ces 70 dernières années ont tellement bouleversé le quotidien de l'homme et qui plus est du paysan, l'évolution permanente et le temps qui passe.

"Prendre le temps disparaît"

Mais avant tout : travailler la terre et s'occuper de ses bêtes, c'est prendre le temps de le faire.

